

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

BECHALAKH

10 Questions à poser à la table de chabbat

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri «
Bechalakh : sommes-nous sortis d'Égypte ? » : une parasha qui
s'ouvre sur un cri de détresse, un peuple aux tendances multiples,
la mer qui ne s'ouvre que devant le cercueil de Yossef — et la
seule question qui vaille : qui nous a fait sortir ?



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Bechalakh

01 **Sommes-nous vraiment sortis d'Égypte ?**

02 **Quatre façons de quitter l'Égypte**

03 **« Il advint » : pourquoi un mot de malheur ?**

04 **Ce n'est pas Paro qui a renvoyé le peuple**

05 **Indiquer le chemin, ou conduire par la main**

06 **Pourquoi Yossef a-t-il fait jurer ses frères, et non ses fils ?**

07 **Pourquoi la mer s'ouvre-t-elle devant Yossef ?**

08 **Une pâte qui n'avait pas levé**

09 **« De peur que le peuple ne se ravise »**

10 **Une table sur un seul pied**

Sommes-nous vraiment sortis d'Égypte ?



PRÉSENTATION

La sortie d'Égypte est le jour de naissance du peuple : sans elle, dit le Rav, nous n'aurions pas d'anniversaire. Et pourtant, chaque année, nous devons redire trois mots à la table du séder — faute de quoi nous n'avons pas rempli notre obligation.

LA QUESTION

Pourquoi la sortie d'Égypte doit-elle encore être déclarée chaque année par trois mots — et que dit le dernier ?

LA RÉPONSE

« Quiconque n'a pas dit ces trois choses à Pessah n'a pas rempli son obligation : Pessah, matsa et maror » (Michna Pessahim 10, 5).

La sortie d'Égypte, c'est la sortie de tous les exils. Le jour où nous sommes sortis est le jour de notre naissance ; le jour du don de la Torah, celui de notre majorité ; le jour de notre maison en Israël, celui où nous avons scellé une alliance avec notre pays. Mais derrière chacun de ces jours, il y a un travail d'arrière-plan.

D'où les trois mots. Pessah, c'est le saut — et ce saut n'obéit à aucune logique pure. La matsa, c'est ce que nous prenons sur nous : empêcher la pâte de lever, avec un temps à ne pas dépasser. Et il y a le maror : les dures épreuves liées à toute cette démarche de libération, les entraves de la vie qui ne cessent de revenir et de nous faire croire que, finalement, l'Égypte, c'était mieux.

Celui qui ne déclare pas ces trois mouvements de l'être dans l'effort de sa libération n'a pas encore achevé son cheminement. Et chacun, en décidant de partir, avait sa propre raison de le faire. D'où la question du Rav : sommes-nous totalement sortis d'Égypte ?

CONCLUSION DU RAV

Rien ne se fait sans des épreuves soutenues qu'il faut à tout prix traverser, sinon on risque malheureusement de perdre pied.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a toujours une Égypte qui nous paraît, de loin, plus confortable que la marche en cours. Que chacun dise laquelle est la sienne : une habitude, un emploi, un silence. Et quel maror avons-nous refusé de nommer cette année ?

Quatre façons de quitter l'Égypte



PRÉSENTATION

D' avait annoncé la sortie d'Égypte. Mais au sein du peuple qui sort ce jour-là, le Rav distingue plusieurs tendances, chacune avec sa propre raison de partir — ou de ne pas vouloir partir.

LA QUESTION

Combien de raisons différentes y avait-il de sortir d'Égypte ce jour-là — et laquelle serait la nôtre ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Nous sommes confrontés à ces tendances au sein du peuple.* »

Il y a d'abord la sortie que Paro octroie : sous la pression de D', il accepte de laisser partir ce peuple. C'est un fait de toute notre histoire : nous n'avons commencé le cheminement vers le pays qu'avec l'accord de Paro, puis avec celui de Cyrus, et pour l'État d'Israël, sans la déclaration Balfour, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

Il y a ensuite ceux qui, au fond d'eux-mêmes, ne voudraient pas quitter l'Égypte. Ce qu'ils auraient souhaité, à la limite, c'est qu'on renvoie les Égyptiens d'Égypte et qu'on les laisse là-bas : qu'on les libère des Égyptiens, mais qu'on ne les arrache pas à l'Égypte.

Ceux-là font donc l'objet d'une expulsion, car sans elle ils ne partiraient pas : c'est un guerouch, comme on parle de l'expulsion des Juifs d'Espagne. Et il y a enfin la tendance restée fidèle aux patriarches, qui cherche à réaliser le vœu des pères, qui n'a cessé de prier, et qui considère que son identité juive pleine et entière ne peut se réaliser qu'en terre d'Israël.

CONCLUSION DU RAV

Ainsi est faite l'histoire que D' veut pour nous : associer les peuples à Sa volonté d'installer le peuple juif sur sa terre.

LEÇON POUR LA TABLE

Parmi ces tendances, plusieurs partent parce qu'on les pousse, une seule parce qu'elle le veut. À laquelle chacun de nous appartient-il dans sa vie juive ? Et qu'est-ce qui, chez nous, relève encore de l'expulsion plutôt que du désir ?

« Il advint » : pourquoi un mot de malheur ?



PRÉSENTATION

La parasha s'ouvre sur vayehi, « et il advint ». Le Rav y entend un double cri de détresse. Ailleurs, le même verbe donne vehaya, « et il sera », et c'est une heureuse nouvelle. Le récit de la sortie choisit le premier.

LA QUESTION

Pourquoi le récit de la plus grande délivrance de notre histoire s'ouvre-t-il sur un mot de détresse ?

LA RÉPONSE

« Il advint (vayehi), quand Paro renvoya le peuple » (Chemot 13, 17) ; Ibn Ezra : le passé n'existe plus, l'avenir n'est pas encore là, et le présent n'est qu'un clin d'œil.

Le verbe être est en hébreu l'unique manière de se réaliser dans le monde. Nous n'avons pas de verbe avoir, parce que nous ne possédons rien ; mais quand nous investissons dans notre être, c'est un investissement à long terme, au travers de nos enfants et de nos petits-enfants. Or ce verbe peut être déchiré : vayehi, il fut ; vehaya, il sera.

Ibn Ezra le dit : le passé n'existe plus, l'avenir est encore à venir, et le présent m'échappe. Ma vie est donc en mouvement — mais je la tiens par les actes que je pose : chaque acte a son temps, il marque son temps, il prend une mesure du temps. Quand tout est encore dans le projet, le récit peut dire : il sera.

Et vehaya, c'est le mot qui annonce que vos enfants vous interrogeront. Que des enfants interrogent leurs pères et ne soient pas indifférents à leur message, à leur histoire, à leur héritage, à leur patrimoine : cela, c'est merveilleux.

CONCLUSION DU RAV

Quand tout le futur est devenu déjà une pièce de musée, il se situe dans le passé : malheur pour le passé, malheur pour le futur.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous racontons parfois notre histoire comme un musée : des dates, des héros, des photos. Qu'avons-nous transmis cette année qui appelle encore une question d'un enfant ? Et que devrions-nous dire autrement pour que cela se conjugue au futur ?

Ce n'est pas Paro qui a renvoyé le peuple



PRÉSENTATION

Le verset dit : « quand Paro renvoya le peuple ». Paro est nommé, Paro agit, Paro ouvre la porte. Le Rav voit là l'autre face du cri de détresse de vayehi.

LA QUESTION

Si l'on tient Paro pour celui qui nous a fait sortir, de quoi ne sommes-nous jamais sortis ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Paro est un homme, mais ce n'est pas Paro qui a envoyé le peuple. »

C'est D' qui a envoyé le peuple. Seulement, nous avons pensé que c'était l'autre : que sans la déclaration Balfour il n'y aurait rien eu, que sans Cyrus il n'y aurait rien eu. Et cette présence qui est venue s'inscrire dans la réalisation de l'histoire juive, discrète mais présente, active, nous l'avons ignorée.

Alors nous allons toujours craindre Paro, rester ses débiteurs. Il faudra un long cheminement à travers le désert pour sortir de l'exil : quarante ans d'histoire. Et ces quarante ans, quand ils sont accompagnés par D', restent quarante ; quand ils sont livrés à l'homme, ils peuvent être multipliés par dix.

Les quatre cents ans d'Égypte, c'est D' qui les avait décidés ; et c'est Lui qui a réduit ce temps pour assurer la survie du peuple.

CONCLUSION DU RAV

Alors on va toujours craindre Paro. On n'a pas quitté l'Égypte.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous devons beaucoup à des mains humaines, et il est juste de le reconnaître. Mais à qui nous sommes-nous sentis redevables au point de ne plus oser lui déplaire ? Et qu'est-ce que cela nous a fait taire ?

Indiquer le chemin, ou conduire par la main



PRÉSENTATION

La route directe vers la terre existe : il suffirait de remonter la côte, par le pays des Philistins. D' ne la prend pas. Et le texte ne dit pas qu'Il les a fait marcher : il dit qu'Il ne les a pas conduits par là.

LA QUESTION

Quelle différence y a-t-il entre montrer le chemin et mener par la main — et pourquoi fallait-il ici le second ?

LA RÉPONSE

« D' ne les conduisit pas par le chemin du pays des Philistins » (Chemot 13, 17) ; « Qu'ils rendent grâce à l'Éternel pour Sa bonté... qu'ils L'exaltent dans l'assemblée du peuple et Le louent au conseil des anciens » (Tehilim 107, 8 et 32).

Quatre doivent rendre grâce : celui qui se relève d'une maladie, celui qui a traversé les mers, celui qui a échappé à un danger, celui qui est sorti de captivité. Pour tous, il est dit qu'on rendra grâce à l'Éternel pour Sa bonté. Mais pour ceux qui traversent les mers, on ajoute : qu'ils L'exaltent dans l'assemblée et parmi les sages. Pourquoi ce supplément ?

Parce qu'il y a deux manières d'être aidé. Sur la terre ferme, on peut ne pas connaître son chemin ; mais qu'on me l'indique, et je continuerai par mes propres moyens. En mer, non : tu as beau me mettre une boussole dans la main, face à des vagues torrentielles que je ne domine pas, si je ne suis pas assisté à chaque instant par une main qui me dirige, je ne m'engagerai pas.

D' n'a donc pas voulu leur indiquer simplement le chemin : il ne fallait pas qu'ils sentent avoir réalisé cela par eux-mêmes. Connaissant Son peuple, Il a voulu forger son identité à travers les dures épreuves du désert, afin qu'il ne fasse pas ses bagages dès les premières difficultés pour retourner à son pays d'exil.

CONCLUSION DU RAV

Il faut qu'il continue son chemin parce qu'il est assisté par une présence invisible.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous préférons qu'on nous indique le chemin : cela nous laisse la fierté d'arriver seuls. Où avons-nous refusé d'être conduits, alors que nous étions en pleine mer ? Et à qui avons-nous donné une carte, quand il fallait donner la main ?

Pourquoi Yossef a-t-il fait jurer ses frères, et non ses fils ?



PRÉSENTATION

Au moment de partir, tout le monde compte l'or et l'argent emportés d'Égypte. Moché, lui, n'a qu'une préoccupation : emporter les ossements de Yossef. Or Yossef avait fait prêter serment à ses frères — et non à ses propres enfants, ce qui eût été plus sûr.

LA QUESTION

Pourquoi Yossef confie-t-il son retour à ses frères, ceux-là mêmes qui l'avaient vendu ?

LA RÉPONSE

« Moché prit avec lui les ossements (atsmot) de Yossef, car celui-ci avait fait jurer les enfants d'Israël » (Chemot 13, 19).

D'abord parce que c'est lui qui les avait fait descendre. C'est lui qui a voulu associer son sort au leur, lui qui a réalisé l'unité de la première cellule familiale. Cela lui a valu des misères, et il n'en a pas tenu grief à ses frères : au contraire, il les a rassurés en leur disant qu'il n'avait été vendu que pour mieux les servir, car tout cela relevait d'un agenda historique qui nous échappe.

Ensuite, à cause du mot. On traduit atsmot par ossements, mais il s'agit d'atsmout : l'essence de Yossef, celle qui est déposée en chacun de nous et nous permet d'accéder à d'autres valeurs, de les découvrir, de les savourer. Les pères ne nous ont pas laissé de Torah à part, mais des lignes de conduite exemplaires, une morale à toute épreuve, une foi inébranlable. C'est pourquoi nous invoquons le D' d'Avraham, d'Its'hak et de Yaakov, et non « le D' de Moché ».

Et Moché est associé à Yossef : tous deux ont servi Paro et le peuple juif. L'un au début de l'exil, l'autre à la fin.

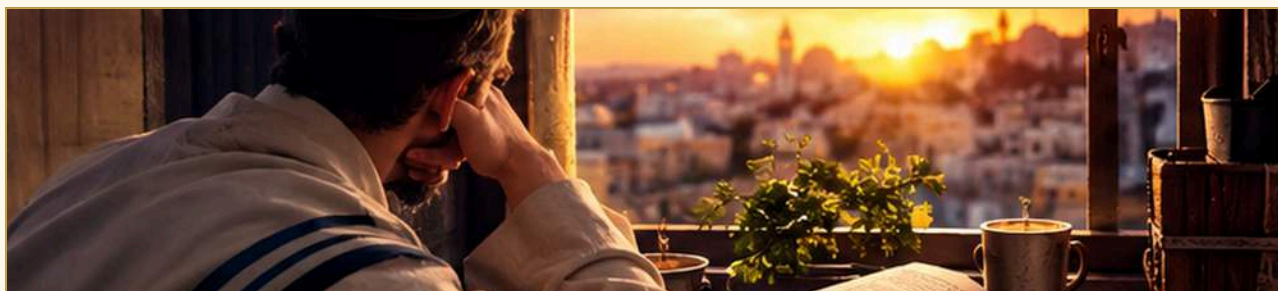
CONCLUSION DU RAV

Nous ne sommes pas les seuls à faire notre histoire ; nous y participons dans une certaine mesure.

LEÇON POUR LA TABLE

Au moment des départs, chacun décide ce qu'il emporte. Qu'avons-nous transporté d'une étape de notre vie à la suivante : des biens, des rancunes, ou une essence ? Et à qui devons-nous encore d'avoir été porté ?

Pourquoi la mer s'ouvre-t-elle devant Yossef ?



PRÉSENTATION

Sans Yossef, dit le Rav, le peuple n'aurait pas dépassé le bord de la mer. Car la mer refuse d'abord d'obéir à Moché : moi aussi, dit-elle, j'ai reçu un ordre divin depuis la création, celui de suivre mon cours. La discussion s'arrête lorsqu'elle voit le cercueil de Yossef.

LA QUESTION

Qu'y avait-il dans ce cercueil qui obtient de la mer ce que l'ordre donné à Moché n'obtenait pas ?

LA RÉPONSE

« La mer vit et s'enfuit » (Tehilim 114, 3) ; « Il laissa son vêtement dans sa main, s'enfuit et sortit dehors » (Béréchit 39, 12).

La mer s'enfuit parce qu'elle reconnaît un précédent : c'est ce qu'avait fait Yossef devant la femme de Potifar, qui avait jeté les yeux sur lui et voulait qu'il soit vraiment à elle. Il a abandonné son vêtement — c'est-à-dire ce qui était à son service — et il s'est enfui au-dehors.

Cette fuite au-dehors, c'est la volonté de garder intacte l'essence des patriarches, et de se démettre du vêtement que l'on a accepté de partager avec les nations. Car nous partageons avec elles bien des vêtements.

Mais à ces limites, nous appartenons à un autre ordre d'être, à un autre ordre de réalité dans l'histoire : non plus le cours naturel des choses, mais le cours surnaturel. Et la mer, qui obéit au cours naturel depuis la création, cède devant celui qui en est sorti.

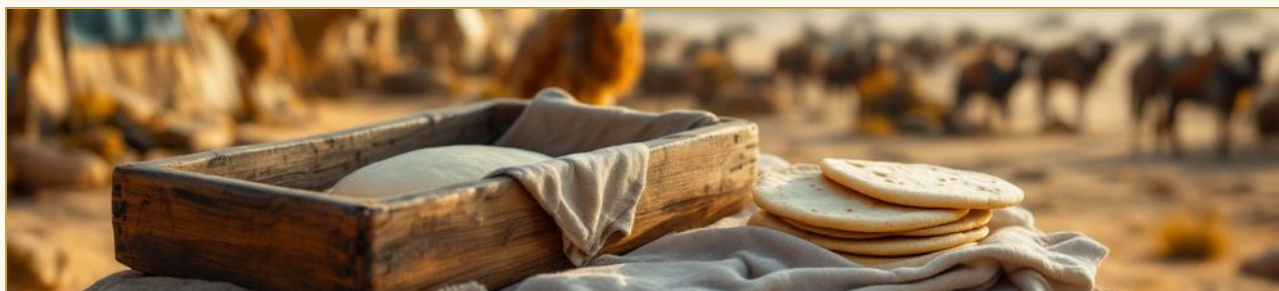
CONCLUSION DU RAV

Nous avons des vêtements que nous partageons avec les nations, et c'est très bien ainsi ; mais il y a des limites.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous portons tous des vêtements partagés avec le monde qui nous entoure, et c'est légitime. Où est la limite pour chacun de nous, celle au-delà de laquelle il faut laisser le vêtement et sortir ? L'avons-nous franchie cette année sans la voir ?

Une pâte qui n'avait pas levé



PRÉSENTATION

Le texte parle du peuple sans le définir : ni « mon peuple », ni « ton peuple » — le peuple. Et avec lui monte un « mélange nombreux », l'érev rav. Le Rav relie ces deux faits à un détail : la pâte que chacun emportait d'Égypte.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui distingue ceux dont la pâte était prête de ceux qui sont partis avec une pâte qui n'avait pas levé ?

LA RÉPONSE

« Un mélange nombreux (érev rav) monta aussi avec eux » (Chemot 12, 38).

Quand un peuple est indéfini, c'est qu'il est composé de différentes tendances, tenues ensemble par un lien artificiel, où chacun attend son heure favorable pour laisser exploser ses véritables envies, ses véritables intérêts.

Parmi eux, certains avaient préparé leurs matsot : il leur avait été dit d'accompagner l'agneau pascal de matsot, ils savaient déjà, et leur pâte était prête. Mais une frange quitte l'Égypte en dernier, avec une pâte qui n'était pas suffisamment prête : c'est l'érev rav. Tous veulent bien partager la même sortie pour le moment — d'autant qu'ils n'ont pas le choix, l'antisémitisme est là et Paro les presse de quitter le pays.

C'est pourquoi D' veut les accompagner, plutôt que de leur indiquer la route courte : pour un peuple qui n'a pas encore totalement quitté l'Égypte, le chemin des Philistins est trop proche. Ils y retourneraient vite.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas un peuple homogène, mais c'est un peuple composé d'idées totalement différentes, de croyances diverses.

LEÇON POUR LA TABLE

Une famille aussi part parfois ensemble avec des pâtes plus ou moins prêtes. Dans quelle décision commune avons-nous suivi le mouvement sans être vraiment prêts ? Comment accompagner ceux qui marchent avec nous sans partager notre conviction ?

« De peur que le peuple ne se ravise »



PRÉSENTATION

La raison donnée du détour est inquiétante : de peur que le peuple ne se ravise en voyant la guerre et ne retourne en Égypte. Or le mot employé, *yinahem*, est celui-là même de la consolation que l'on adresse aux endeuillés.

LA QUESTION

Qu'est-ce donc que consoler — et pourquoi D' conduit-Il le peuple vers la mer plutôt que par la route directe ?

LA RÉPONSE

« De peur que le peuple ne se ravise (*pen yinahem*) à la vue de la guerre, et ne retourne en Égypte » (Chemot 13, 17).

Qu'est-ce que la consolation ? On ne sait pas très bien. On peut imaginer une mère ou un père en train de consoler son enfant. Mais quelqu'un qui vient présenter ses condoléances, ce n'est pas cela : c'est une politesse.

Consoler, c'est dire à celui qui est frappé qu'il est accompagné, qu'il est dirigé, assisté : ce qu'il traverse est une épreuve difficile du cours de la vie, et il lui faut se placer dans une autre perspective, où ce n'est plus lui l'acteur, mais où il se laisse porter par l'événement vers d'autres horizons. Le recevoir de quelqu'un de l'extérieur est réconfortant ; se le dire à soi-même prête à confusion.

Et si l'Éternel détourne le peuple du côté de la mer des Joncs, c'est pour achever sa naissance. Comme pour la venue au monde d'un enfant, la véritable naissance du peuple juif n'est pas la sortie d'Égypte.

CONCLUSION DU RAV

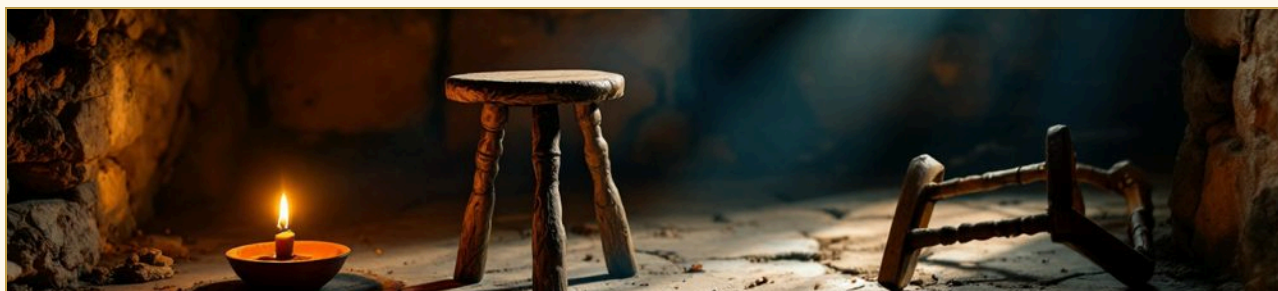
C'est la véritable naissance du peuple juif : non pas au moment de la sortie d'Égypte, mais au moment de la traversée de la mer.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous savons tous nous expliquer à nous-mêmes pourquoi nous avons renoncé. Quelle décision avons-nous abandonnée cette année avec une bonne raison trouvée après coup ? Et qui, à cette table, aurait besoin d'entendre une consolation venue d'un autre que lui-même ?

SUJET 10

Une table sur un seul pied



PRÉSENTATION

Après le cours, un participant objecte : Moché aussi a rejeté son habit de prince pour quitter la maison de Paro. Pourquoi la mer ne s'ouvre-t-elle pas devant lui, mais devant le cercueil de Yossef ?

LA QUESTION

Qu'a donc Yossef que Moché, le plus grand des prophètes, n'a pas ?

LA RÉPONSE

Talmud, Berakhot 32a : Moché plaide qu'un siège à trois pieds n'a pu tenir devant la colère divine — un siège à un seul pied, à plus forte raison.

Le Rav rappelle la prière de Moché après le veau d'or. D' lui fait une proposition alléchante : effaçons ce brouillon, et refaisons un peuple à partir de toi. Moché répond : si à ce jour une table à trois pieds n'a pas tenu, comment voulez-vous qu'une table tienne à long terme sur un seul pied ?

C'est que les pères ne sont pas de la même constitution que les fils. Le père est l'essence de plusieurs enfants, ses ramifications passent par ces enfants, qui ne se ressemblent pas. On ne peut donc jamais mettre sur le même plan le père et les enfants. Moché, par rapport aux pères, n'est qu'un fils.

Yossef, lui, est considéré comme la jointure — et la rupture — entre les patriarches d'un côté et les enfants de l'autre : c'est pourquoi le livre de Béréchit s'arrête avec lui. Et c'est à ce titre qu'il a droit à deux tribus au sein d'Israël, et non à une seule.

CONCLUSION DU RAV

Le père est l'essence de plusieurs enfants, et les ramifications du père sont au travers de ces enfants.

LEÇON POUR LA TABLE

On attend parfois d'un seul enfant qu'il porte tout ce que les parents ont voulu : c'est une table sur un seul pied. Que reçoit chacun de nous de ses parents, que ses frères et sœurs n'ont pas reçu de la même façon ?